



le cercle - réfléchir les droits de l'homme
think-tank de la Licra

Note du Cercle

Une philosophie de l'antisémitisme est-elle possible ?



Isabelle de Mecquenem, agrégée de philosophie, référente racisme et antisémitisme de l'Université de Reims Champagne Ardenne, membre du Conseil des sages de la laïcité du ministère de l'éducation nationale, co-directrice du Réseau de Recherche sur le Racisme et l'Antisémitisme, co-directrice de la collection « Questions sensibles » chez Hermann, auteur de l'ouvrage *Laïcité et valeurs de la République-100 clés pour comprendre les notions essentielles*, Studyrama, 2018. A co-dirigé avec Annick Duraffour, Philippe Gumplowicz, Grégoire Kauffmann et Paul Zawadzki, *La modernité disputée. Mélanges offerts à Pierre-André Taguieff*, CNRS Éditions, 2020

C'est moins un étonnement que suscite l'appariement de *philosophie* et d'*antisémitisme* qu'un malaise, une répugnance, voire une sidération. Comme si nous n'étions plus soudain sur le terrain exclusif de la connaissance et que nous mordions malgré nous sur celui de l'événement ; comme si le « capital raison ¹ », selon l'expression de Marcel Mauss désignant ainsi la « raison pure », la « raison pratique » et la « force du jugement » selon Kant, se trouvait d'abord démuné devant une forme de haine dont le grand paradoxe est d'être par excellence « abstraite »².

Deux poids lourds notionnels, certes, des mots retors aussi, d'autant plus frappants qu'ils peuvent rester vagues et équivoques, ainsi que les représentations qu'ils charrient, mais qui, en tout état de cause, semblent s'exclure *à priori* et se repousser radicalement. En soulignant qu'ils s'opposent avec autant d'acuité que l'idéalité pure confrontée à un monstre de l'Histoire, nous rappelons que l'antisémitisme sous l'angle de la philosophie ne relève de droit que d'un seul prédicat, celui donné par Jacques Maritain en 1937 : « impossible ³ ».

À l'aune de ce constat liminaire, l'expression « philosophie de l'antisémitisme » constitue une incongruité cognitive et morale, d'autant qu'elle est spontanément comprise comme la justification de l'antisémitisme par une philosophie, comme si le second mot ne pouvait que s'imposer au premier au point de l'évider de tout sens normatif.

Cet exemple non anodin d'oxymore permet de soulever un problème plus général. Si *connaître* signifie au minimum rendre raison d'un phénomène, n'est-ce pas le glissement de « rendre raison » à « donner des raisons » puis à « donner raison » tout court, que nous appréhendons en l'occurrence comme un danger particulièrement pernicieux ? Ainsi la philosophie pourrait révéler beaucoup plus crûment que d'autres disciplines, telle une plaque sensible, l'inquiétante potentialité d'une distorsion de l'intelligibilité qui s'appelle *idéologie*, logée au cœur même de la rationalité pure et transcrite dans ses normes.

Faut-il alors revoir l'idée même de philosophie au risque de la dévoyer, comme le soulignait l'incise ironique d'une conférence de Leo Strauss sur la crise de la philosophie politique : « Quelqu'un peut aujourd'hui facilement dire que sa philosophie consiste à prendre deux oeufs durs au petit déjeuner⁴ » ? Il pourrait ainsi y avoir une philosophie de toute chose, des plus graves aux plus futiles, de la mort ou du shopping, comme il existe une histoire de tout, c'est-à-dire de tout et de rien : du silence, des timbres-poste, des génocides ou du soutien-gorge. Alors pourquoi pas ne pas envisager sans ciller une « philosophie » de l'antisémitisme ?

¹ Cette géniale expression se trouve dans un exposé portant sur la notion de civilisation, publié dans *Civilisation. Le mot et l'idée*, Paris, La Renaissance du livre, Paris, repris sous le titre « Les civilisations. Éléments et formes » dans *Essais de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1971, p. 252. Dans ce texte, Mauss souligne la force du « capital de l'humanité » et du « capital raison » dans le développement des civilisations, luttant contre une approche purement matérialiste de celui-ci.

² La notion de « haine abstraite » a été caractérisée par Raymond Aron : « Le phénomène décisif ce sont les haines abstraites, les haines de quelque chose que l'on ne connaît pas et sur quoi on projette toutes les réserves de haine que les hommes semblent porter au fond d'eux-mêmes », « La haine, ses origines religieuses et sociales », *Évidences*, n°53, déc. 1955, cité par Pierre-André Taguieff, *Criminaliser les juifs. Le mythe du « meurtre rituel » et ses avatars (antijudaïsme, antisémitisme, antisionisme)*, Paris, Hermann, 2020, p. 339.

³ Jacques Maritain, *L'Impossible antisémitisme et autres essais*, précédé de « Jacques Maritain et les Juifs. Réflexions sur un parcours » par Pierre Vidal-Naquet, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

⁴ Leo Strauss, « La crise de la philosophie politique », dans *Nihilisme et politique*, Paris, Payot, 2004, p. 119-120. Cette conférence date de 1962.

Cependant si ce sens trivial nous dérange, c'est que la philosophie au sens légitime se définit par une normativité intrinsèque, par son tropisme fondamental pour le vrai, le beau, le bien et la justice, qui, en toute bonne logique fondée sur le principe de non-contradiction, conduit au rejet du faux, du laid, du mal et de l'injustice. Si le philosophe « n'a pas peur de l'ombre » comme dit joliment Kant⁵, c'est qu'il préfère avant tout la lumière. Et comme en Occident, nous avons donné au primat de la Raison le statut de « philosophie éternelle » (*philosophia perennis*), la philosophie ne peut qu'entrer en conflit avec une figure aussi massive de l'irrationnel que celle des idéologies antisémites qui déchaînent les passions les plus redoutables et encouragent le crime systématique.

D'une part, en effet, une épure : des valeurs universelles, telle la dignité de l'être humain, sans condition, sans exception, sans restriction ; le modèle de la science universelle (*mathesis universalis*) et du rationalisme critique incompatible avec des préjugés, la recherche - et non la possession- de la vérité. D'autre part, un mythe totalisant, une « conception du monde », comme dit Sartre dans ses *Réflexions sur la question juive*, nourrie d'obsessions et de délires diabolisant, bestialisant, criminalisant les Juifs (Pierre-André Taguieff) afin d'inspirer, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, « la haine plus longue » (Robert S. Wistrich). On ne peut imaginer meilleur exemple de dualisme fondamental.

Ce n'est donc pas par hasard, et il s'agit même d'un véritable symbole, que Edmund Husserl, le fondateur de la phénoménologie, devenu « non-aryen » parce que d'origine juive, donna une conférence à Vienne en 1935 dans laquelle il soutenait que seuls des « idéaux infinis » propres à l'humanité avaient vocation à guider l'Europe en péril. Par son argumentation, l'ancien professeur offrait un manifeste de la résistance intellectuelle et spirituelle au nazisme. Husserl ne songeait pas à un philosophe en chair et en os pour détrôner le *Führer*, ni à une restauration de la cité de Platon gouvernée par les philosophes, ni à un autre système arbitrairement choisi, mais il invoquait l'idée même de philosophie, conçue depuis sa fondation comme « réflexion libre, universelle, théorétique, qui embrasse également tous les idéaux et l'idéal total, donc le système de toutes les normes⁶. » Husserl a donc donné à l'antinomie de l'antisémitisme et de la philosophie son expression la plus définitive, la plus déchirante aussi, quelques années avant sa mort en 1938.

Ce qui fait obstacle à la pensée de l'antisémitisme

Dès lors, quelle articulation pertinente peut-on envisager entre philosophie et antisémitisme si ce n'est celle du défi cognitif et moral perpétuel ? Non seulement aucune discussion ne semble possible, mais le conflit semble irrémédiable ainsi que Ménélas l'annonce à Hélène dans la tragédie d'Euripide *Les Troyennes* : « Je ne suis pas venu pour discuter, mais pour te tuer ».

⁵ Emmanuel Kant, « Qu'est-ce que les Lumières ? », 1784.

⁶ Edmund Husserl, *La Crise de l'humanité européenne et la philosophie*, trad. par Paul Ricoeur, Paris. Aubier Montaigne, 1977, p. 63.

Deux séries de questions nous assaillent alors, et non des moindres : d'abord, celle des limites d'une théorie philosophique se heurtant à un phénomène qui résiste avec insolence à la conceptualisation. C'est ce que suggère Hannah Arendt dans sa propre investigation⁷ sur l'antisémitisme, première partie de son étude du totalitarisme publiée en 1951, puisqu'elle soulignait à juste titre l'hétérogénéité et l'incommensurabilité des formes historiques et politiques d'antisémitisme. Attribuer une signification atemporelle à l'antisémitisme forme donc une fiction abusive et fallacieuse.

Toute enquête au sens rationnel du terme recherchant l'unité et la cohérence d'une telle notion semble ainsi vouée à l'échec dans la mesure où nous n'avons aucune certitude a priori que l'antisémitisme, réputé difficile à définir et à cerner, se pliera à une élucidation méthodique et rigoureuse, notamment en raison de ses fondements délirants particulièrement déroutants. Il s'agit en définitif d'une construction conceptuelle dont le sens est variable et évolutif.

Faudrait-il alors l'analyser à la lumière d'une anthropologie philosophique et, plus précisément, d'une réflexion sur les passions fondamentales, comme y invite la théorie politique classique depuis Platon, Aristote jusqu'à Hobbes, Montesquieu et au-delà ? Ce serait une piste féconde, n'était que les spécialistes contemporains des « passions » s'appellent les psychanalystes qui disposent à la fois de matériaux cliniques et de cadres spéculatifs issus de la métapsychologie et des topiques freudiennes. Au vu de leur double légitimité théorique et thérapeutique, ils ont donc tendance à reléguer les philosophes en spécialistes des généralités, même si la réflexion sur la haine conçue comme une panacée explicative est devenue très à la mode aujourd'hui.

Mais de façon plus flagrante encore, l'antisémitisme se montre plus réfractaire à une approche de théorie morale que d'autres thèmes, au sens où il ne forme ni un « problème » éthique sur lequel l'Histoire nous imposerait de réfléchir, ni un simple « dilemme » du raisonnement moral parmi d'autres, comme si de l'indécence s'immisçait dans une analyse se détachant de la souffrance irréductiblement perpétrée. La ratiocination, ou intelligence de l'entendement plutôt que de la raison, doit donc être évitée, moralement inacceptable, et théoriquement irrelevante.

En revanche, sous l'angle de la philosophie morale, l'antisémitisme s'impose comme un paradigme de questions abyssales, comme le mal, la barbarie, la terreur et la violence. Mais notre « raison pure » ne court-elle le risque d'être littéralement engloutie dans une telle entreprise ? Peut-on en effet élaborer l'horreur en objet de réflexion en restant soi-même impassible et indemne ? Ces questions s'avèrent d'autant moins négligeables qu'une fascination peut également naître de l'étude d'objets-limites qui mettent la neutralité axiologique et l'équilibre psychologique du chercheur à rude épreuve. La tentation pour la connaissance consisterait alors à basculer vers une mystique visant à fusionner avec son objet, et ainsi à sombrer dans l'irrationalisme, ou bien, pour revenir davantage sur le terrain de la philosophie, à

⁷ Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme, Sur l'antisémitisme*, trad. par Micheline Pouteau, Paris, Le Seuil, 1984.

concevoir le travail de la rationalité comme la sortie « du puits de mine de l'esprit » comme dit Hegel⁸ dans une métaphore évocatrice.

Au regard de ces obstacles considérables, la mise en garde de Carlyle à propos de certaines réalités mystérieuses, comme l'exemple du héros auquel il songeait, peut être réhabilitée : « ce sont des sujets qui refusent d'être *théorémisés* et *diagrammés* ; la logique doit savoir qu'elle ne peut parler de tout⁹ » ? Si tel est le cas, un dramatique aveu d'échec ou d'incompétence philosophique devrait être entériné, et il aurait toute chance de rejaillir inévitablement sur l'histoire, la sociologie et la psychologie, les sciences humaines dominantes dans la littérature sur l'antisémitisme, en interrogeant également leur mode d'intelligibilité spécifique et leurs régimes de preuve. Peut-on véritablement prétendre « expliquer » ou « comprendre » l'antisémitisme à l'aide de leurs propres grilles de lecture ? Quelle est l'incidence de la rationalisation potentielle de l'antisémitisme, même si le plan épistémologique est bien sûr strictement distinct du plan éthique et politique ? Est-ce un leurre que de vouloir styliser et modéliser la barbarie ?

Ensuite, deuxième série de questions susceptibles de nous barrer la route, celle de la normativité inhérente à l'approche philosophique centrée sur ce qui doit être, et non sur ce qui est. En effet, une « philosophie de l'antisémitisme » ne risque-t-elle pas, et contre toute attente, de conférer par glissement ou contiguïté une forme de normativité à l'antisémitisme lui-même ?

Il suffirait pour cela de considérer, à titre d'hypothèse ou d'interprétation, que l'antisémitisme puisse attirer et séduire l'esprit parce qu'il recèlerait une forme de métaphysique, de morale ou de conception de la cité. Aussi provocant que cela puisse paraître, n'est-ce pas à nouveau Maritain qui repérait une véritable « morale antisémite » hyperbolique à travers un paradoxe vécu que d'autres auteurs ont pu confirmer : « Le plus curieux, du reste, est que bien des antisémites déclarent n'avoir qu'à se louer des Juifs qu'ils ont personnellement connus, mais ressentir tout de même comme une obligation sacrée le devoir de haïr les Juifs (...)»¹⁰. La locution « tout de même » renvoie à ce que nous appellerions aujourd'hui un « clivage » de la conscience antisémite.

L'attrait d'intellectuels et d'universitaires s'étant mis au service d'une idéologie mortifère imprégnée de « philosophie » à teneur messianique et au ton oraculaire serait ainsi également éclairé et presque justifié avec toutes les ambiguïtés que cela comporte. L'exemple de Heidegger s'impose ici, pour représenter le cas paradigmatique d'un « philosophe antisémite », ou ayant, en tous les cas, souscrit et participé à la nazification de l'Université allemande, comme le montre la controverse qu'il nourrit depuis plusieurs décennies, notamment en France, et l'acuité du malaise qu'il continue de propager au sein du monde académique.

Le « cas Heidegger » ne devrait-il pas surtout permettre d'interroger avec recul le fait troublant qu'un philosophe aussi nettement compromis dès 1933 et pendant presque une dizaine d'années au service de l'État national-socialiste, ait pu

⁸ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, I, trad. par Jacques Gibelin, Paris, Gallimard, Paris, 1990, p.90.

⁹T. Carlyle cité par Ernst Cassirer, *Le Mythe de l'État*, trad. par Bertrand Vergely, Paris, Gallimard, 2020, p. 263.

¹⁰ Jacques Maritain « Les Juifs parmi les nations », conférence donnée à Paris le 5 février 1938, in *Le mystère d'Israël et autres essais*, Paris, Desclée de Brouwer, 1965, p. 83.

néanmoins connaître un tel prestige auprès d'universitaires réputés, rétribués notamment pour exercer leur esprit critique à bon escient, que la logomachie de la destruction ait pu être traduite, commentée, discutée et enseignée aux étudiants sans être mise en relation avec l'antisémitisme avéré de son auteur adepte du nettoyage ethnique à l'Université ? C'est alors l'auto-critique du monde académique et de son goût pour les gourous qu'il faudrait aussi mener à travers l'analyse de ce problème éthico-politique.

L'aura persistante du « messie antisémite » ainsi que le qualifie François Rastier¹¹, même ébranlée par des critiques nourries et de tous bords (Jean-Pierre Faye, Pierre Bourdieu, Victor Farias, Peter Trawny, Emmanuel Faye) laisse aussi penser que le sujet n'est pas si aisé que cela à trancher. Karl Jaspers et Hannah Arendt avaient dès l'après-guerre évoqué ensemble l'engagement nazi de Heidegger dans leur correspondance en partie publiée en langue française sous un titre évocateur : *La philosophie n'est pas tout à fait innocente*¹². Ce sujet ne pouvait être occulté entre les deux amis. Loin de toute idéalisation, Jaspers subsumait l'attitude de Heidegger sous la rubrique accusatoire et quasi pathologique d'une « perte du sens de ce qui est juste ou non ». Quant à Arendt, elle renvoyait à la « banalité du mal » pour décrire l'assaut de conformisme dont Heidegger fit preuve quand il fut nommé recteur de l'Université de Fribourg-en-Brisgau par le parti national-socialiste. On sait que la notion de « banalité du mal » a été beaucoup critiquée, sans doute à cause des malentendus et contresens qu'elle continue de susciter. En tous les cas, les deux amis s'accordaient sur la piètre valeur intrinsèque de la philosophie de Heidegger, indépendamment de sa compromission pathétique, à l'image de l'individu et de sa veulerie personnelle. Dans la volonté liquidatrice du moment, n'est-ce pas se débarrasser un peu vite d'une véritable écharde dans la chair, à travers le « philosophe antisémite » le plus notoire qui continue de nous défier à travers sa postérité ?

L'antisémitisme comme philosophie

Pour sortir de l'impasse et tenter de déterminer ce que peut signifier une « philosophie de l'antisémitisme » qui ne soit donc pas antisémite, puisque tel est bien le problème, il nous faut reprendre une distinction de base que nous avons laissé travailler jusqu'à présent de façon implicite. En effet, il existe deux sens radicalement différents de l'expression, en fonction de la différence grammaticale du génitif objectif ou subjectif. Dans le premier cas, l'antisémitisme est l'objet d'une réflexion philosophique, avec la mise à distance que cela suppose ; dans le second, on accepte l'idée que l'antisémitisme puisse être appréhendé comme une « philosophie » tout en se chargeant d'en préciser le sens puisque celui-ci est a priori insolite.

¹¹François Rastier, *Heidegger, Messie antisémite. Ce que révèlent les Cahiers noirs*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2018.

¹² Hannah Arendt & Karl Jaspers « *La philosophie n'est pas tout à fait innocente* », trad. de l'allemand par Éliane Kaufholz-Messmer, Lettres choisies par Jean-Luc Fidel, Paris, Payot, 2006.

La première occurrence désigne le cas « normal » qui consacre la notion légitime de la philosophie comme discipline rationnelle élaborant méthodiquement une question à partir de n'importe quel sujet de réflexion à l'aide de concepts en vue de poser un problème plus global. Les philosophes ayant écrit sur l'antisémitisme alors qu'ils traversaient eux-mêmes la période de la Seconde Guerre mondiale, comme Sartre publiant ses célèbres *Réflexions* en 1946, ont cherché à tenir leur rôle « théorétique » comme disait Husserl, et à exercer ainsi leur responsabilité spécifique bien distincte de l'action des futurs témoins de l'Histoire, quand bien même, ils avaient eu à souffrir personnellement des discriminations et des persécutions anti-juives, comme Arendt ou Jankélévitch. Quant au second sens, nous sommes moralement prédisposés à le refuser en le jugeant insane ou illicite.

C'est pourtant cette dernière piste qui a été empruntée par deux auteurs, Emmanuel Levinas et son élève Michaël Bar-Zvi, que nous voudrions maintenant évoquer. Contre toute attente, nous trouvons chez Levinas, le philosophe de l'être juif par excellence, l'idée déroutante et provocante d'une « philosophie de l'hitlérisme » exposée dans un bref article paru en 1934 dans la revue *Esprit*. Ce texte est d'une grande densité malgré un titre modeste en intention : « Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme ». Celui qui avait déjà fait son entrée dans la phénoménologie par quelques solides publications, interroge sobrement, sans colère ni pathos apparents, les fondements de la doctrine hitlérienne, comme s'il s'agissait d'une philosophie à part entière. Levinas souligne d'emblée le caractère « intéressant » de ce matérialisme de la force, principe qu'il juge incurablement « primaire », mais hissé néanmoins au rang d'une intuition première dont découle une conception de l'homme entièrement réduit à son corps. Ce subterfuge de méthode lui permet d'exposer le projet *philosophique* de l'hitlérisme, qui est de détruire la liberté individuelle sur laquelle la civilisation occidentale et son libéralisme politique se sont bâtis, sans jamais citer l'antisémitisme, dont le nom n'apparaît même pas. Le danger imminent qui se dessine peut alors être formulé par Levinas non sur un plan politique, mais anthropologique : « Enchaîné à son corps, l'homme se voit refuser le pouvoir d'échapper à soi-même¹³ ». Or il s'agit là selon nous de la plus profonde compréhension du racisme élaborée dans et par le langage philosophique : non seulement un organicisme, mais une théorie de l'être, une ontologie fataliste rivée à la nature, à la *physis*, comme dit aussi Husserl à la même période.

Plus tard, Levinas exprimera des remords au sujet de ce texte : « Je ne le fais jamais figurer dans ma bibliographie. Je m'en veux d'avoir parlé -avant Auschwitz certes, mais qu'importe ! de la philosophie du diable. Il y a des mots que l'on a honte d'avoir associé¹⁴. ». Bien sûr des propos relatés doivent être toujours reçus avec prudence, ils n'ont pas la même fiabilité que l'écrit. Cependant la honte, réelle ou fictive, fait parfaitement écho à l'hypothèse d'une rationalité que Corine Pelluchon

¹³ Emmanuel Levinas, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*, suivi d'un essai de Miguel Abensour, Paris, Payot, 2018, p.21.

¹⁴ Propos de Levinas rapportés par Roger Burggraeve dans *Emmanuel Levinas et la socialité de l'argent*, Leuven, Peeters, 1997, p. 91-92. On peut rapprocher l'aveu de Levinas de la déclaration de Georges Bernanos sur l'antisémitisme, datée du 24 mai 1944 : « Ce mot me fait de plus en plus horreur, Hitler l'a déshonoré à jamais. » dans *Le Chemin de la Croix -des -Âmes*, Paris, Gallimard, 1948, p. 422.

appelle « blessée », présente non seulement chez Levinas, mais aussi chez tous les philosophes juifs témoins du nazisme ou marqués par lui. Elle « fait le lien entre la méthode philosophique, c'est-à-dire la manière dont on pense le réel, et l'éthique et la politique¹⁵ » note Corine Pelluchon. Or Levinas n'a-t-il pas voulu en effet comprendre « le mal élémental », le racisme, sans user de la moindre rhétorique tout en agissant auprès des consciences intellectuelles de son époque?

À ce titre, le terrible hapax de la « philosophie de l'hitlérisme » relève de cette « rationalité blessée » dont nous allons aussi retrouver la trace chez Michaël Bar-Zvi, disparu en 2018. Il avait en effet publié un essai crânement intitulé *Philosophie de l'antisémitisme* sous son véritable nom, Michel Herszlikowicz, en 1985. L'ouvrage sorti aux Presses Universitaires de France fut accueilli par un silence de plomb de la critique, alors même que la France venait de connaître les premiers attentats antisémites à Paris depuis la Seconde Guerre mondiale, au début des années 80. L'essai a été réédité par Olivier Véron¹⁶, après avoir complètement revu et corrigé le texte *princeps* avec l'appui de Pierre-André Taguieff, auteur de la postface de ce nouveau volume « Que signifie haïr les Juifs au XXIe siècle ? ».

Bien sûr, Bar-Zvi est attendu sur ce qu'il entend par « philosophie de l'antisémitisme » et sur l'odieux objet qu'il se donne. « Nulle philosophie n'est possible aujourd'hui hors des limites tracées par les expériences totalitaires » annonce-t-il comme par précaution liminaire. Le transcendantal est désormais imbriqué dans l'Histoire. Mais un essai qui s'intitule ainsi quarante ans après la Shoah confine normalement au scandale. Et pour un Juif, il s'agit d'« un défi sans pareil » confie Bar-Zvi. Au demeurant, il évoque constamment l'antisémitisme par une périphrase laconique : « le monstre anachronique » et l'appréhende au ras de l'expérience, tel un « phénomène » en tous les sens de ce terme. Le registre de Bar-Zvi est plus proche d'une réflexion arimée à des intuitions personnelles fortes et nourrie par sa grande culture que d'une froide démonstration. Sa pensée peut être parfois elliptique par ses fulgurances, sans jamais être opaque ou abstruse.

D'emblée l'antisémitisme est appréhendé non comme une question générale, mais comme un spectre qui hante la société démocratique. En cohérence avec cette approche hors de tout programme épistémologique, le philosophe revendique de ne s'intéresser qu'« aux petits riens, aux mauvais goûts, aux parties honteuses », puisque l'antisémitisme est partout présent, diffus, latent, à fleur de peau en quelque sorte, et ne demande qu'à s'exprimer. Il est inhabituel qu'un philosophe traque le sens d'un concept jusque dans des latrines publiques, lieu qui relève de l'anthropologie. Tel est pourtant le cas de Bar-Zvi qui se fait chasseur de sens à propos d'un graffiti de pissotière : « Mort aux juifs! ».

Anti-événement historique, l'appel au meurtre hors contexte de persécution collective accomplit une dévolution de haine à l'échelle de l'humanité tout entière. Le texte est d'autant plus significatif qu'il est anonyme, vecteur d'une menace globale. Il représente donc un matériau expressif de choix, du fait de sa brutalité verbale spontanée, que le philosophe recueille comme une archive vivante.

¹⁵ Corine Pelluchon, *Pour comprendre Levinas. Une philosophie de notre temps*, Paris, Le Seuil, 2020, p.32.

¹⁶ Michaël Bar-Zvi, *Philosophie de l'antisémitisme*, suivi de *Que signifie haïr les Juifs au XXIe siècle ?* par Pierre-André Taguieff, Saint-Victor, Les provinciales, 2019.

Bar-Zvi semble ici adopter une intuition de la proto-sociologie balzacienne : c'est dans les moindres faits du domaine des mœurs que s'exprime le substrat social : « Le graffiti devient le complice d'un antisémitisme universel, "partie commune " de la société, quelque chose qui vient d'en bas, du peuple en dessous. » Qui ne voit la résonance de cette conception avec nombre d'incidents qui alimentent la rubrique des faits divers alors qu'ils consistent en symptômes de pathologie culturelle ? Lorsque cette grille de lecture se greffe sur les évolutions démocratiques profondes, celles qui touchent aux mœurs et au lien social, Bar-Zvi formule un paradoxe glaçant digne de Tocqueville : « Les sociétés n'ont jamais autant tué que depuis la croyance en l'adoucissement des mœurs. »

L'interprétation forte de Bar-Zvi se distingue néanmoins de l'idée de banalisation, aujourd'hui en vogue. Car, si l'on y réfléchit, cette approche écrase le phénomène qu'elle prétend éclairer et confère abusivement une épaisseur à ce qui n'est qu'une grille de lecture. Elle fonctionne comme un « foyer imaginaire » et leurre notre besoin de compréhension en proposant une théorie tautologique qui se contente de dupliquer la réalité. Il faut plutôt ici rapprocher Bar-Zvi de la notion d'antisémitisme ordinaire, mais à condition de redonner à *ordinaire* son sens normatif d'ordre des choses.

C'est par la « recherche de la totalité » que Bar-Zvi caractérise l'antisémitisme, et justifie son suffixe, ce qui lui inspire une très éclairante remarque : « Il n'y a pas, à proprement parler, d'antisémitisme individuel qui ne soit inscrit dans cette formalisation du monde. ». Tel est l'intérêt de ce qu'il nomme aussi son « analyse spectrale » qui appréhende l'antisémitisme comme l'expression d'une forme symbolique plutôt que comme l'idéologie d'un moment particulier de crise historique. L'auteur s'engage alors dans une lancinante élucidation du sens de l'antisémitisme dans la diversité de ses occurrences : croyances et stéréotypes de la vie quotidienne, mythes traditionnels relatifs à l'argent, à la sexualité, au rapport au sacré et au pouvoir, devenant des forces historiques et politiques d'autant plus puissantes qu'elles ont été forgées dans l'imaginaire incandescent de l'art et de la littérature. Bar-Zvi les reconstitue dans son ouvrage qui est donc très largement centré sur la dimension mythique de l'antisémitisme. Son essai s'inscrit ainsi dans la lignée de l'historien Léon Poliakov, auquel il est rendu dûment hommage.

Si Bar-Zvi revendique une philosophie de la mythologie anti-juive, c'est aussi pour récuser l'approche de l'antisémitisme par la sociologie qu'il a en ligne de mire. Plus profondément, l'auteur, qui adopte un ton nietzschéen pour dénoncer « la source des erreurs modernes commises par les sciences humaines » et les thèses explicatives qui en découlent, comme par exemple celle du « seuil de tolérance ». Bar-Zvi congédie toute approche du phénomène en termes de *fait*, de *positivité* et de *causalité*, ce qui le conduit à écrire de façon saisissante que cette réduction « propose une interrogation véritablement antisémite¹⁷. » La défection de la rationalité objectivante ne signifie pas l'abandon de la recherche d'intelligibilité, elle en est plutôt le préalable et la condition pour Bar-Zvi. Car c'est dans l'espace pré-théorique, « avant le vrai » comme dit Levinas, que se fomentent la démonologie et

¹⁷M.Bar-Zvi, *op.cit.* p.12.

son répertoire de mythes fondateurs, ou comme dit Bar-Zvi « la science-fiction du préjudice » qui conduisent à l'antisémitisme comme « pulsion haineuse ». Dégager l'antisémitisme du causalisme et de ses mécanismes réducteurs qui évacuent le primat de cette fabrique imaginaire forme donc une tâche essentielle.

Aussi est-ce une surprise proche du choc, tant le propos est insolite, tentant d'épuiser la rationalité en concevant la figure du juif comme a priori haïssable et en transfigurant le monstre en « principe spirituel », forme transcendantale, ou encore, « mystère » comme Maritain en 1938, mais aussi, comme George Steiner réfléchissant à partir de la théologie dans « La longue vie de la métaphore. Une approche de la Shoah » (1987).

Appréhender l'antisémitisme comme une tradition, soit l'essence même du judaïsme, permet de s'interroger sur l'énigmatique transmissibilité du « phénomène », sur l'épais bloc de bêtise qui se perpétue à travers les époques et les générations. Mais après tout, l'antisémitisme envisagé comme une culture, une tradition, une mythologie, devrait nous éviter d'être surpris, démuni ou effrayé quand celui-ci devient idéologie et politique, et nous épargner la logomachie des « heures les plus sombres de l'histoire » et du « retour de la barbarie ». C'est admettre le constat lucide que le monstre ne nous a jamais lâchés et que nous devons inscrire l'antisémitisme dans la dimension exclusive de « la grande temporalité », comme disait Mikhaïl Bakhtine.

Isabelle de Mecquenem

Je remercie infiniment Pierre-André Taguieff pour sa relecture et ses suggestions.

Mai 2020

Les contenus des notes et des entretiens du Cercle de la Licra ne représentent ni les positions du Cercle de la Licra ni celles de la Licra mais nourrissent nos réflexions communes. Ils peuvent en revanche faire l'objet de propositions après discussion au sein du Bureau Exécutif de la Licra et d'un vote au Conseil Fédéral de la Licra.